



Miss Murastone eut la bonté de me conduire. — Page 263, col. 3.

nanches avec un geste plein de découragement.

— Ma compagnie a livré Vayres ! dit-il, et c'est Votre Altesse qui me fait un pareil reproche ?

— Oui, monsieur, c'est moi ; faites donc semblant d'ignorer cela ; feignez l'étonnement ; oui, vous êtes bon comédien à ce qu'il paraît, mais je ne serai dupe ni de vos physionomies ni de vos paroles, si bien en harmonie qu'elles soient les unes avec les autres.

— Je ne feins rien, madame, répondit Cauvignac : comment Votre Altesse veut-elle que je sache ce qui s'est passé à Vayres, n'y ayant jamais été ?

— Subterfuge, monsieur, subterfuge !

— Je n'ai rien à répondre à de pareilles paroles, madame, sinon que Votre Altesse paraît mécontente de moi... Que Votre Altesse pardonne à la franchise de mon caractère la liberté de ma défense, c'est moi au contraire qui pensais avoir à me plaindre d'elle.

— A vous plaindre de moi, vous, monsieur ! s'écria la princesse étonnée d'une pareille impudence.

— Sans doute, moi, madame, répondit Cauvignac sans se déconcerter : sur votre parole et sur celle de monsieur Lenet ici présent, je recrute une compagnie de braves, je contracte envers eux des engagements d'autant plus sacrés qu'ils étaient presque tous des engagements sur parole. Et voilà que lorsque je viens demander à Votre Altesse la somme promise... une misère... trente ou quarante mille livres, destinée, non pas à moi, remarquez bien, mais aux nouveaux défenseurs que j'ai faits à messieurs les princes, voilà que Votre Altesse me refuse ; oui, me refuse ! J'en appelle à monsieur Lenet.

— C'est vrai, dit Lenet ; quand monsieur s'est présenté, nous n'avions pas d'argent.

— Et ne pouviez-vous pas attendre quelques jours, monsieur ? Votre fidélité et celle de vos hommes était-elle à l'heure ?

— J'ai attendu le temps que monsieur de La Rochefoucauld m'a demandé lui-même, madame,

c'est-à-dire huit jours. Au bout de ces huit jours, je me suis présenté de nouveau : cette fois, refus formel ; j'en appelle encore à monsieur Lenet.

La princesse se retourna du côté du conseiller, ses lèvres étaient serrées, et ses yeux lançaient des éclairs sous ses sourcils froncés.

— Malheureusement, dit Lenet, je suis forcé d'avouer que ce que dit là monsieur est l'exacte vérité.

Cauvignac se redressa triomphant.

— Eh bien ! madame, continua-t-il, en pareille circonstance qu'eût fait un intrigant ? Un intrigant eût été se vendre à la reine lui et ses hommes. Moi, qui ai l'intrigue en horreur, j'ai congédié ma compagnie en rendant à chaque homme sa parole ; et seul, isolé, isolé dans une neutralité absolue, j'ai fait ce que le sage commande de faire dans le doute : je me suis abstenu.

— Mais vos soldats, monsieur, vos soldats ! s'écria la princesse furieuse.

— Madame, répondit Cauvignac, comme je ne suis ni roi ni prince, mais seulement capitaine ; comme je n'ai ni sujets ni vassaux, je n'appelle mes soldats que les soldats que je paye ; or, comme les miens, ainsi que l'a affirmé monsieur Lenet, n'étaient aucunement payés, ils se sont trouvés libres. C'est alors qu'ils auront tourné contre leur nouveau chef. Qu'y faire ? J'avoue que je n'en sais rien.

— Mais vous, monsieur, vous, qui avez pris le parti du roi, qu'avez-vous à dire ? que votre neutralité vous pesait ?

— Non, madame, mais ma neutralité, tout innocente qu'elle fût, est devenue suspecte aux partisans de Sa Majesté. Un beau matin j'ai été arrêté à l'auberge du *Veau-d'or*, sur la route de Libourne, et conduit devant la reine.

— Et là, vous avez traité avec elle ?

— Madame, répondit Cauvignac, un homme de cœur a des endroits bien sensibles par où la délicatesse d'un souverain sait l'attaquer. J'avais l'âme ulcérée ; on m'avait repoussé d'un parti dans lequel je m'étais lancé en aveugle, avec tout

le feu, toute la bonne foi de la jeunesse. Je parus devant la reine entre deux soldats prêts à me tuer ; je m'attendais à des récriminations, à des outrages, à la mort. Car, enfin, j'avais servi, d'intention au moins, la cause des princes ; mais, tout au contraire de ce que j'attendais, au lieu de me punir en me ravissant la liberté, en m'envoyant dans une prison, en me faisant monter sur un échafaud, cette grande princesse me dit :

« Brave gentilhomme égaré, je puis d'un mot faire tomber ta tête ; mais, tu le vois, là-bas on a été ingrat envers toi, ici on sera reconnaissant : au nom de sainte Anne, ma patronne, tu compteras désormais parmi les miens. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à mes gardes, respectez cet officier, car j'ai apprécié ses mérites, et je le fais votre chef. Et vous, ajouta-t-elle encore en se retournant vers moi, vous, je vous fais gouverneur de Branne : voilà comme se venge une reine de France. »

Que pouvais-je répondre ? fit Cauvignac en reprenant sa voix et son geste naturels, après avoir imité d'une façon moitié comique, moitié sentimentale, la voix et le geste d'Anne d'Autriche... Rien. J'étais blessé dans mes plus chères espérances ; j'étais blessé dans le dévouement tout gratuit que j'avais mis aux pieds de Votre Altesse, à laquelle, je me le rappelle avec joie, j'avais eu le bonheur de rendre, à Chantilly, un léger service. J'ai fait comme Coriolan, je suis entré sous la tente des Volsques.

Ce discours, prononcé d'une voix dramatique et avec un geste majestueux, fit beaucoup d'effet sur les assistants. Cauvignac s'aperçut de son triomphe en voyant la princesse pâlir de fureur.

— Mais enfin, monsieur, à qui êtes-vous fidèle alors ? demanda-t-elle.

— A ceux qui apprécient la délicatesse de ma conduite, répondit Cauvignac.

— C'est bien. Vous êtes mon prisonnier.

— J'ai cet honneur, madame ; mais j'espère que vous me traiterez en gentilhomme. Je suis votre prisonnier, c'est vrai, mais sans avoir com-